



CO

éditions

/ COURT
S.F.

JOCELYN

WITZ

ÉVOLUTION [S]

nouvelles de l'homme de demain

Jocelyn Witz

ÉVOLUTION[S]

Nouvelles de l'homme de demain

Table des matières

La vie continue	1
Brève idylle au xxxi ^e siècle	35
Les Guadalupéens sont tous des menteurs	59
Derrière les barreaux	93

La vie continue

On dirait un épouvantail.

Mais Marc songe qu'il pourrait s'agir aussi bien de n'importe quoi d'autre — ou de rien du tout. Toutes ces heures de route au milieu de nulle part lui tapent sur le système. Sans parler de la chaleur. Démoniaque, le soleil à présent lui fait face, comme pour le mettre au défi d'aller plus loin. Octobre 53. Un été qui n'en finit pas, encore un. Un été à mirages... Pourtant il y a bien quelque chose, là-bas, à plus de cinq cents mètres devant. Une silhouette noire, efflanquée. Arbre sec? Piquet de clôture?...

Mais planté seul, absolument seul au bord de ce qui fut autrefois une départementale, dans cette lande sans relief desséchée par la canicule? Allons donc...

Oh! maintenant ça bouge, ça agite le bras. Vu l'état de la chaussée, Marc ne dépasse guère le 60 km/h, parfois même moins. La chose a tout loisir de grandir, de prendre du relief. Oui, c'est bien un homme, un homme en tenue de... de policier municipal? Marc ne parvient pas à y croire. Des uniformes de flic, on n'en a plus vu depuis 2040 au bas mot, ni dans les grandes villes — surtout dans les grandes villes — ni ailleurs...

Il lui fait signe de ralentir, lui montre où s'arrêter.

Marc hésite. D'abord à quoi bon s'arrêter? Pourquoi

obéir ? Ce flic ne détient plus aucune juridiction, aucune. Et puis, tout ce qu'on raconte sur les zones rurales... Farcies de cadavres et de pillards, de bêtes redevenues sauvages et de fous victimes des bombes à distorsion, perdus dans leurs délires sans fin. Danger !

En principe, il aurait dû faire le détour par Montluçon ou NéoRodez, où les routes restent plus sûres, mais ses batteries n'y auraient pas suffi. D'ailleurs, est-ce qu'on aurait consenti à lui vendre du jus dans ces villes ? Et à quel tarif ? Marc était pressé, il a pris le risque. Il n'a d'ailleurs rien aperçu de suspect, pas même un chat crevé depuis qu'il a quitté Saint-Étienne. Rien que des bourgades mortes, des champs en friche, des échangeurs d'autoroutes effondrés qu'il lui a fallu contourner à grand-peine.

Plus que cinquante mètres maintenant.

Soudain le flic semble chanceler et s'avance d'un pas sur l'asphalte défoncé.

Bon Dieu, quelle maigreur ! Son uniforme flotte littéralement sur lui. Il n'est pas armé, je vois ses deux mains et ses poches sont vides. Pas de filtre respiratoire, ça voudrait dire que nous nous trouvons dans une zone relativement peu irradiée, c'est déjà ça. Nous sommes en rase campagne et il paraît seul. Bizarrement seul, à vrai dire : ni voiture ni moto alentour, pas de vieux vélo mangé par la rouille. Comme s'il était sorti d'un trou ou tombé du ciel, ce type...

Marc se décide. Il fouille la boîte à gants, pose le pistolet sur le siège du passager, le recouvre de sa veste. Voilà six heures qu'il roule sans parler à quiconque. Échanger deux mots ne le tuera pas. Il stoppe pile au niveau de l'homme et, sans couper le moteur, baisse la vitre de quelques centimètres.

« Bonjour, m'sieur. Z'avez une pièce d'identité ?

— Une quoi ?

— Carte d'identité, permis d' conduire, n'importe quel document officiel. »

L'homme attend, main tendue. Marc rit, tire de sa poche une carte d'identité toute gondolée, dont le plastique s'émiette sur les bords. « Elle est plus toute jeune, hein ? »

Le flic examine longuement la carte. Marc examine le flic. Son uniforme sent la naphtaline et semble repassé de frais. C'est un vieillard, une antiquité, il a au moins quatre-vingt-dix ans, le dos voûté, les joues creuses, les yeux profondément enfoncés sous des sourcils en broussaille, le cuir tanné, tendu sur un squelette visible à l'œil nu. Effrayant. Un véritable épouvantail, en fin de compte. Mais pas un psycho, il se comporte trop calmement.

« Ça fait vingt ans qu'on n'en délivre plus. Elles n'ont plus aucune valeur, vous savez ? »

Le flic hoche la tête et lui rend sa carte sans un mot.

« À ce que je vois, il y a encore une autorité, par ici ? »

— On fait c'qu'on doit, m'sieur. J'attends la r'traite depuis des lustres, mais j'ai bien l'impression qu'ils m'ont oublié.

— Bon Dieu, oui ! Les caisses de retraite n'existent plus, mon vieux. Tout ça s'est effondré à la fin de la guerre. »

L'homme hausse les épaules et contourne la voiture en boitillant. « Vos pneus sont usés. Sinon tout est en règle. Z'allez où, comme ça ? »

— À Arcachon.

— Arcachon ? Jamais entendu parler. Ça se trouve loin d'ici ?

— Pas mal, oui. Au bord de l'océan.

— L'océan ? »

Il se penche brusquement au-dessus de la portière, fourrant presque son long nez dans l'embrasure de la vitre. Sa bouche n'est qu'un trou noirâtre puant l'alcool, planté de chicots pourris. Marc, sous prétexte de ranger ses papiers d'identité, détourne la tête avec dégoût. D'ailleurs, il n'a qu'une hâte : repartir. Depuis qu'il ne roule plus, la température a dû s'élever de deux degrés dans la voiture.

« L'océan ? répète le vieil homme. Vous voulez dire la mer ?

— C'est ça. Je travaille pour la reconstruction.

— La reconstruction d'quoi ?

— Des villes, pardi ! » *Complètement abruti, ce pauvre type...* « Vous comprenez, les hostilités ont beau avoir pris fin depuis plus de dix ans, la reconstruction n'en est qu'à ses balbutiements. Il faut dire qu'il y a du pain sur la planche ! À Saint-Étienne on a fait du bon boulot, on a remis en état tous les réseaux d'eau : eaux usées, eau potable, tout. Maintenant je file à Arcachon, ils ont besoin de mon expérience. Et moi, je m'intéresse de près à leurs innovations en matière de démocratie directe. Il semblerait qu'ils aient mis au point un système révolutionnaire, là-bas. Ré-vo-lu-tion-naire ! » *Bon, je pourrais lui parler aussi de ma rupture avec Nacéra, de Sainté devenue invivable après ça. Mais je ne vais quand même pas déballer mes histoires de cul — car, entre Nacéra et moi, soyons clair, il n'y avait rien d'autre — pour les beaux yeux gris délavé de ce cadavre ambulante. Voilà qu'il me contemple bouche bée maintenant...* « Vous comprenez ce que je dis ?

— Ben... En somme, c'est pour affaires qu'vous allez à... Arcachon.

— Tout juste. Dites-moi, entre Brioude et Issoire tous les ponts sur l'Allier étaient foutus. Sans doute à cause de l'ouragan d'il y a deux ans, vu qu'ils figurent sur ma carte. Et comme, paraît-il, le taux de radiation reste plutôt élevé du côté de Clermont, j'ai préféré prendre par le sud. Seulement, on dirait que je me suis un peu égaré. Comment rattrape-t-on la route de Bergerac ?

— Ça, c'est facile. Z'avez qu'à continuer tout droit. À la sortie du village vous verrez l'panneau marqué Bergerac.

— Quel village ?

— Tout droit. Vous pouvez pas l'manquer.

— Merci.

— Bonne route, m'sieur ! » fait le flic en portant les doigts à sa visière pour un salut parfaitement réglementaire.

Marc redémarre en le surveillant dans son rétroviseur, à peine rassuré. Cependant, l'homme a déjà fait volte-face, comme pour attendre son prochain client. *Un vrai givré!* se dit Marc. *Il risque d'attendre longtemps, des semaines peut-être, avant qu'une autre voiture passe par cette route insignifiante, oubliée de tous. C'est délirant... Mais, au fond, on est tous un peu comme lui. Des nostalgiques de l'ordre ancien. De la civilisation.*



Le village surgit cinq kilomètres plus loin, au détour d'un bosquet sombre, impénétrable, non entretenu depuis des années. En apercevant les premières bâtisses, Marc se croit revenu quarante ans en arrière. Le Périgord. Le bled où vivait sa grand-tante. Il y avait passé deux semaines de vacances dont il garde le souvenir de l'huile de noix que la vieille extrayait au moyen d'un antique pressoir en bois. Une autre époque. Son aïeule s'appelait Margot et le village Puymaurin.

Aucun panneau n'indique le nom de celui-ci. Juste un « Pensez à nos enfants ! » couché dans le fossé. Marc s'engage sans ralentir entre les maisons. Des ruines, pour la plupart, aux fenêtres brisées, aveugles. Un silence à peine troublé par le bruissement de son moteur et des roues sur l'asphalte en mauvais état. Ça semble complètement mort. Personne. Pas même une voiture garée. Ah! si, quelques poules dans une cour s'affolent un peu à son passage. Et plus loin une chèvre broute à l'ombre d'un grand édifice flanqué d'un long préau en partie effondré. Peut-être une école, autrefois.

Total : deux habitants. Ou alors ils se planquent, pas fous.

Déjà, Marc aperçoit le bout du hameau, là devant, après le virage. Retour au désert et à la solitude. Mais voilà qu'un bang! le secoue, que le volant se tortille entre ses mains... et le

véhicule termine brutalement sa course dans un grand tas de sable qui se trouvait sur le bas-côté, masquant un pré planté de gros arbres nouveaux.

Merde!

Il descend en titubant. Pneu avant droit crevé. Et le capot en a pris un coup. Merde, merde et merde!

« Rien de cassé ? » lance une voix derrière lui.

C'est un gros moustachu, dans les quatre-vingts ans sonnés, le béret vissé jusqu'aux yeux. Il s'approche tranquillement, les mains dans les poches de sa salopette maculée de cambouis. Dans son dos, une espèce de grand hangar en tôle et un terrain jonché de carcasses de voitures...

« Pas trop de dégâts ? » insiste-t-il en ne s'arrêtant que lorsque son gros ventre se trouve si proche que Marc recule d'un pas.

Un garagiste, comme par hasard ! Je le vois venir, ce salaud. Il sème des bouts de verre ou des clous dans le virage et espère ainsi rançonner les voyageurs. Mais avec moi, ça ne...

« Sprechen Sie deutsch ?

— Hein ?

— Moi non plus, remarquez. »

Le bonhomme se tourne vers la voiture et l'examine en caressant amoureuxment son triple menton d'une main aussi charnue que crasseuse.

« Chouette bagnole, ça ! Pas toute jeune, évidemment, mais c'était du solide. La preuve : trente ans au compteur et toujours vaillante. Une allemande. Ah ! les allemandes... J'ai entendu dire que l'Allemagne avait salement morflé. C'est vrai, ça ?

— Le sud et l'est du pays ne sont plus qu'un champ de ruines radioactives, oui.

— Dommage. Bon, vous avez un phare pété, là, et le capot tordu. Plus la roue à changer. Trois fois rien.

— C'est une chance, parce que je dois être à Arcachon

dès que possible », fait Marc en montrant l'ouest où le soleil plonge vers l'horizon. Et un peu plus loin, sur la route, il aperçoit le panneau annoncé par le vieux flic :

BERGERAC 101

Le vieux soulève le capot gondolé pour jeter un œil à l'intérieur. « Arcachon ? Je connais, j'y suis allé une fois en vacances. Avant la fin du monde, natürlich...

— On m'attend là-bas », explique Marc. *Petit mensonge bénin. En réalité, tout se résume à quelques contacts avec le comité des eaux, mais j'ai bon espoir de pouvoir leur offrir mes services.*

« Le souci, c'est que vous irez jamais jusqu'à Arcachon avec ça. Pas assez d'autonomie.

— Quoi ? Pourtant, j'ai tout calculé. Je...

— Vous avez dû oublier la retenue, mon ami.

— Vous n'avez rien ? » couine une voix de femme derrière eux.

Une petite vieille, minuscule, mais vive comme un moineau, trotte vers eux, une boîte à chaussures à la main. « J'ai des pansements et du spray, si vous êtes blessé. »

Elle pose sa boîte sur le toit de la voiture accidentée, prend les mains de Marc et les retourne plusieurs fois pour s'assurer qu'il n'y a pas de sang qui coule, après quoi elle se dresse sur la pointe des pieds pour lui effleurer le visage. Malgré son âge avancé, elle a encore de jolis yeux noisette derrière les petites lunettes aux branches rafistolées que soutient son nez en bouton de porte. Son visage tout entier n'est qu'un réseau incroyable dense de rides entrecroisées. *On dirait la coupe d'un très vieil arbre*, songe Marc.

Elle bat des mains comme une petite fille à qui on vient de donner un bonbon. « Seigneur ! Si vous saviez comme j'ai eu peur !

— Tout va bien, madame.

— J’entends une voiture approcher, alors je me penche à la fenêtre. C’est tellement rare, vous comprenez. Et là, qu’est-ce que je vois ? Badaboum !... Une chance qu’il y avait ton tas de sable, Miguel.

— Sinon, c’était les châtaigniers en pleine poire, confirme le gros. Et là, ma pauvre chérie, ta boîte à pansements aurait pas suffi.

— Crois-tu que tu pourras réparer ? Le monsieur a sûrement de la route à faire.

— Mais oui, mais oui. On était justement en train d’en discuter. »

Visiblement rassurée, elle reprend sa boîte et repart en hâte vers sa maison. Dès qu’elle a tourné le coin d’une ruelle latérale, Marc visse à nouveau son regard dans celui du gros, qui attend avec une sorte de gaieté répandue sur tout le visage.

« Écoutez, monsieur...

— Miguel.

— Miguel, d’accord. Si vous vous êtes mis en tête de me vendre des batteries, vous perdez votre temps. Je n’ai pas de quoi vous acheter ce genre de choses.

— Dommage. Vraiment dommage. Parce qu’avec celles-ci, vous irez pas jusqu’à la mer. Quant à les recharger en route, vous avez des adresses ? Un tuyau quelconque ?

— Je... Non, avoue Marc.

— Vous voyez bien ! »

La vieille réparait avec deux verres et un pichet à demi rempli d’un liquide trouble. Le garagiste siffle son verre cul sec et le lui tend pour se faire resservir. « Merci, Ludivine. »

Du bout des lèvres, Marc y goûte à son tour. De la citronnade ! Après tant d’heures passées au volant de sa voiture surchauffée, il lui semble plonger dans une piscine délicieusement fraîche. Les deux hommes s’observent en silence. La petite vieille leur verse encore un verre.

« Vous avez sûrement eu drôlement chaud sur la route.

— Pour ça, oui! Une fournaise, madame. J'avais le sentiment — pardonnez-moi l'expression — de cuire dans mon jus.

— Juste ciel! mon civet », glapit-elle. Et la voilà qui repart à toutes jambes.

Miguel montre le terrain vague où s'entassent les carcasses de voitures. « Un bloc-batterie 100 % compatible, mais bien plus récent. Quatre heures d'autonomie en plus. J'en ai pour une partie de la nuit à vous la poser et la charger à bloc. Demain matin vous repartez. Qu'est-ce que vous en dites? D'ailleurs, vous avez pas le choix, je vous le répète. »

Bon Dieu! me voilà fait comme un rat. Mais encore faut-il que ce petit malin accepte les assignats de Sainté...

« Combien? »

Le gros se frotte les mains et le considère, hilare. « Que dalle, mon ami. Pas un centime.

— Allons...

— Rien du tout, je vous dis! De toute façon, le pognon, par les temps qui courent... Bon, marché conclu? Ludivine va vous loger.

— La petite mamie de tout à l'heure?

— Elle a des chambres. Elle continue à y faire le ménage, comme avant-guerre, quand elle hébergeait des gens, des touristes. Maintenant on voit plus personne. Remarquez, ça nous manque pas spécialement. On n'a pas de besoins. On vit en autarcie, en s'entraïdant. On échange. Trois œufs par ci, un petit sac de blé par là, un coup de main, un service, vous voyez le topo?... On n'est plus très nombreux, mais on se débrouille. Et au fond c'est pas pire qu'avant. »

Marc se sent touché par ce que le vieux garagiste lui raconte de leur vie. Au début, il restait sur ses gardes, mais... Non, ces gens ne peuvent pas être des bandits, sans quoi depuis longtemps ils lui seraient tombés dessus à plusieurs et l'auraient dévalisé. Et puis il réalise que la route l'a mis sur les genoux, et

l'idée de dormir dans un vrai lit, dans une maison confortable, plutôt qu'en chien de fusil sur le siège arrière de sa voiture...

« Marché conclu, dit-il enfin.

— Elle sera prête demain matin, vous en faites pas. Aidez-moi juste, on va la pousser jusqu'au garage. »

Marc s'exécute, puis extrait de la voiture le sac contenant ses dossiers et ses provisions – des biscuits et un peu de haricots en boîte. En enfilant sa veste où il a discrètement glissé le pistolet, il scrute le village que le soir englutit rapidement. « Comment fait-on pour aller chez Ludivine ?

— J'va t'y emm'ner, mon p'tit », coasse une voix dans son dos.

Encore un vieux ? Décidément, il n'y a que des vieux, par ici.

Celui qui s'approche dans son fauteuil roulant lui semble particulièrement gratiné. Le crâne lisse comme un galet, une barbe blanche jusqu'aux genoux, tremblant de partout, il pose sur Marc des yeux d'une tristesse insondable recouverts d'une cataracte presque opaque.

« Jules connaît le village comme sa poche », annonce Miguel avant de se tourner vers la voiture, son cric à la main.



Sans un mot, le vieux l'entraîne dans un dédale de ruelles sombres. Marc, pas très rassuré, a refermé la main sur l'arme dans sa poche et guette le moindre bruit suspect. Mais l'endroit ressemble plus que jamais à un village abandonné comme il en existe des centaines, des milliers sur tout le continent. Un grand silence règne. Aucune lumière ne brille nulle part, en dépit du crépuscule qui s'avance.

« Tu viens d'la ville, hein, mon gars ? demande à brûle-pourpoint le vieux.

— Oui. De Saint-Étienne, pour être exact.

ÉVOLUTION[S]

Jocelyn Witz

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr